

LES ENSEIGNANTS DU SECONDAIRE EN COMMUNAUTE FRANÇAISE DE BELGIQUE : EVOLUTION DES CONDITIONS D'EXERCICE DU METIER ET TENSIONS IDENTITAIRES

Branka CATTONAR

Unité d'anthropologie et de sociologie
UCL

Au moment où les enseignants du secondaire paraissent vivre un profond malaise⁵⁴, souvent interprété comme une « crise identitaire », s'interroger sur leur identité professionnelle s'avère essentiel : *Que signifie aujourd'hui enseigner et être enseignant ?* Depuis plusieurs années, les enseignants sont en effet confrontés à de nombreuses évolutions (public scolaire devenu plus hétérogène et « difficile », pluralisation des finalités éducatives, désinstitutionnalisation de l'école, etc.) qui ont non seulement modifié les conditions d'exercice de leur métier, mais qui semblent aussi avoir déstabilisé leur identité professionnelle en brouillant leurs repères traditionnels.

Afin de comprendre la manière dont les enseignants conçoivent et vivent aujourd'hui leur métier en faisant face à ces évolutions, nous avons réalisé deux études (dans le cadre d'une thèse de doctorat) dont nous aimerions soumettre les principaux résultats : premièrement, une enquête par questionnaires menée auprès de 3620 enseignants; deuxièmement, une enquête par entretiens biographiques réalisés auprès d'une vingtaine d'enseignants travaillant dans trois établissements contrastés au niveau de leur public scolaire.

L'enquête par questionnaires montre d'abord que l'identité professionnelle des enseignants se construit essentiellement autour du rapport à l'activité d'enseignement (du « contenu du travail »), et bien moins autour du rapport à l'emploi, au statut ou aux conditions de travail. Elle montre ensuite que leur identité professionnelle est aujourd'hui *multiple et hétérogène*. En particulier, elle met en évidence deux grandes « tendances » dans la manière de concevoir et de vivre le métier, qui varient principalement (mais pas exclusivement) selon le contexte de travail : une première orientation centrée sur « l'enseignement et la formation des élèves », adoptée par des enseignants plus souvent satisfaits de leur métier et qui travaillent avec des élèves qu'ils perçoivent positivement; et une deuxième orientation centrée sur « la socialisation et l'éducation des élèves », adoptée par des enseignants plus souvent insatisfaits et qui travaillent avec des élèves perçus comme plus difficiles⁵⁵.

C'est pour mieux comprendre cette diversité observée dans le rapport au métier que nous avons décidé de réaliser des entretiens approfondis auprès d'enseignants travaillant dans trois écoles contrastées au niveau de leur public scolaire : une école « privilégiée » (élèves d'origine sociale élevée, taux de retard scolaire faible), une école « difficile » (en discrimination positive, taux de retard scolaire élevé, problèmes d'indiscipline fréquents) et une école « moyenne » (public plus hétérogène au niveau de ses caractéristiques sociales et scolaires)⁵⁶.

⁵⁴La pénurie actuelle d'enseignants peut être vue comme un indice de ce malaise (voir à ce propos : Maroy, C. et Cattonar, B., « Pénurie et malaise enseignant », in *La Revue Nouvelle*, n°12, [décembre 2002]).

⁵⁵Le lecteur intéressé trouvera les résultats de cette enquête dans : Cattonar, B., « Homogénéité et diversité des identités professionnelles enseignantes », in C. Maroy (sous la dir.), *Les écoles d'enseignement secondaire et leurs enseignants*, De Boeck Université, Bruxelles, [2002].

⁵⁶Cette distinction entre école « privilégiée », « difficile » et « moyenne » est perçue et vécue comme telle par les enseignants des trois établissements qui utilisent eux-mêmes ces qualificatifs pour décrire leur école.

L'analyse des entretiens des enseignants de ces trois écoles confirme d'abord largement les résultats de l'enquête par questionnaires : *ces enseignants ne conçoivent et ne vivent pas de la même manière leur métier*. En résumé, les enseignants de l'école «privilegiée» définissent leur métier presque exclusivement comme «transmettre ou partager un savoir» : pour ces enseignants, il s'agit surtout d'enseigner la matière qu'on maîtrise et dont on est passionné. Les enseignants de l'école «difficile» et «moyenne» ont par contre une conception beaucoup plus large de leur métier : il ne s'agit pas seulement d'enseigner une matière, mais aussi d'éduquer et de socialiser les élèves, de s'occuper de leurs problèmes sociaux et/ou psychologiques, de gérer l'ordre en classe et de construire de bonnes relations avec les élèves, en apprenant à les connaître, en les écoutant et en discutant avec eux. Pour définir leur métier, les enseignants de ces deux écoles se réfèrent alors très souvent à d'autres catégories sociales ou professionnelles auxquelles ils s'identifient : les assistants sociaux, les psychologues, les policiers, les parents, etc.

L'enquête par entretiens met ensuite en évidence que *certain*s enseignants de l'école «difficile» et «moyenne» vivent de fortes *tensions identitaires* entre, d'une part, l'enseignement de la matière qui ne leur apporte pas pleinement satisfaction, et, d'autre part, leur travail d'éducation, d'animation ou de gestion de l'ordre qu'ils se disent contraints de réaliser pour pouvoir enseigner leur matière, mais qu'ils estiment ne pas faire «normalement» partie de leur rôle (ils disent ne pas avoir été formés, ni recrutés pour cela)⁵⁷. Dans ce cas, ce sentiment s'accompagne d'un rapport aux élèves plus négatif et le risque de sortie du métier ou de mobilité vers d'autres écoles est très présent. Insistons toutefois sur le fait que les enseignants de l'école «moyenne» et «difficile» ne sont pas tous insatisfaits de leur travail. Les tensions identitaires se rencontrent en fait le plus souvent chez des enseignants qui avaient au départ un rapport initial au métier très fort (ils en parlent en termes de «vocation»), qui ont choisi le métier principalement sur base d'une «passion pour leur matière» et qui estiment que leurs attentes initiales (enseigner la matière dont on est passionné et s'enrichir soi-même intellectuellement) n'ont pas été rencontrées. D'autres enseignants ont par contre bien vécu «l'élargissement» de leur conception initiale du métier, ou arrivent par des compensations extérieures à diminuer leurs tensions et trouver ailleurs des satisfactions non comblées par leur travail à l'école (en s'investissant, par exemple, dans des mouvements pédagogiques).

Au vu de ces différents résultats, l'hypothèse que nous faisons alors est que le malaise enseignant (qui, nous insistons, ne concerne pas tous les enseignants) n'est pas seulement lié à des conditions de travail plus pénibles, notamment en raison d'élèves plus «difficiles», mais renvoie aussi à une «frustration» que certains enseignants ressentent parce qu'ils ne peuvent pas pleinement mettre en pratique, avec ce type d'élèves, leur conception idéale du métier, celle qu'ils se sont construite pendant leur propre scolarité et leur formation initiale, et qui est «l'apprentissage d'un savoir». Autrement dit, le malaise enseignant prendrait racine à la fois dans un contexte de travail plus difficile et le sens investi dans la trajectoire d'accès au métier.

Pour obtenir plus d'informations sur cette communication :
cattonar@anso.ucl.ac.be

⁵⁷Ces tensions identitaires ne se retrouvent pas avec la même intensité chez les enseignants de l'école «privilegiée» qui paraissent le plus souvent en accord à la fois avec leurs propres attentes et celles des autres acteurs avec lesquels ils interagissent (comme les élèves, les parents d'élèves et la direction). Cela ne signifie évidemment pas qu'ils ne rencontrent pas des problèmes dans la pratique de leur métier (par exemple, combattre l'ennui des élèves, faire face à un certain mépris social de la part des élèves, etc.).